

Entretien avec Luigi Comencini

“La Storia” en coupes réglées

Le Matin, 18 mars 1987

Six cents pages en quatre heures trente de télévision et deux heures trente de cinéma, c'est *la Storia*, d'Eisa Morante, vue par Luigi Comencini, cinéaste septuagénaire aux multiples talents, qui vont de l'usage tempéré de la comédie (*Pain, Amour et Fantaisie*) au mélodrame exacerbé (*l'Incompris*), en passant par le feuilleton à longue portée (*les Aventures de Pinocchio*). Luigi Comencini est, à lui seul, un panorama du cinéma italien, de ses tendances et volte-face depuis quarante ans.

Quant au roman d'Elsa Morante, c'est ce qu'il est convenu d'appeler une œuvre forte. Une institutrice calabraise d'origine juive, Ida, vit à Rome avec son fils Nino. Au milieu de la guerre, elle est violée par un soldat allemand dont elle a un petit bâtard, Useppe. La guerre finie, Nino tourne mal et se fait tuer par la police militaire. Useppe meurt d'une crise d'épilepsie et Ida devient folle...

Quand un cinéaste escalade le Golgotha d'une adaptation littéraire, son discours prend très vite la tournure d'un plaidoyer. Luigi Comencini égrène douloureusement la litanie de ses justifications : « *Un film est nécessairement différent du roman. On doit choisir tout en cherchant à enrichir l'œuvre écrite par l'image* ».

Après quoi, il vous explique comment il est resté fidèle à Eisa Morante tout en tailladant furieusement dans le texte de *La Storia*.

Cette attitude relève finalement d'une grande humilité. S'attaquer à un gros succès littéraire, c'est assurément prendre le risque d'être « au-dessous ». Dans toute l'histoire du cinéma, il n'y a guère en effet que *Le Journal d'un curé de campagne* de Bresson qui soit à la hauteur du roman homonyme de Bernanos. Et l'on comprend assez l'attitude d'un Hitchcock qui a toujours refusé de tourner *Crime et Châtiment* : « *De toute manière, disait-il, ce ne serait pas bon, parce que, si vous prenez n'importe quelle œuvre de Dostoïevski, il y a beaucoup trop de mots là-dedans et tous ont une fonction. Pour exprimer la même chose de façon cinématographique, il faudrait, en remplaçant les mots par le langage de la caméra, tourner un film de six ou dix heures.* »

L'objection ne trouble pas M. Comencini :

— *Je ne me pose pas ce genre de question, dit-il. Je cherche plutôt des clés de lecture.*

M. Comencini est secoué par une forte toux qui accentue encore son attitude de profonde humilité :

— *Que vous le vouliez ou non, chaque lecteur visualise le roman à sa façon. Le cinéaste n'est ni plus ni moins qu'un lecteur privilégié qui propose une des visualisations possibles de l'histoire.*

Nous ignorerons toujours si Elsa Morante, disparue trop tôt (en 1985), aurait aimé la lecture que Luigi Comencini a faite de *La Storia*. Mais à Venise l'éminent critique Cesare Garboli s'en est déclaré fort satisfait et c'est bien là l'essentiel.

— *C'est vrai, reconnaît M. Comencini. J'ai dû couper abondamment, faire disparaître l'enfance d'Ida (qu'incarne Claudia Cardinale), supprimer beaucoup de rêves, car tout le monde rêve dans le roman, même les enfants. J'ai fait sauter également les apartés de la Morante qui, comme Stendhal, intervient sans cesse dans le récit. Mais, vous savez, j'avais déjà tout changé dans “Pinocchio”. Quant à “Cuore”, c'était plutôt un film sur “Cuore”.*

Malgré cet émondage, *La Storia* est affligé d'une lenteur de téléfilm, sans doute parce qu'il fallait en tirer aussi une version télévisée de 4 h 30 :

— *On voulait m'imposer six heures, soupire M. Comencini.*

Trois soirées de « bonne télévision » en perspective. On comprend mieux pourquoi le cinéaste a conservé finalement trois rêves d'Ida : chacun d'eux ponctuera un épisode télévisuel. (*La Storia* est une coproduction de la RAI et d'Antenne 2).

Parmi les nombreux choix qu'a dû faire Luigi Comencini restait le sacrifice d'une petite phrase qui, au terme du roman, résonne comme un cri de révolte : « *L'histoire tout entière et les nations de la Terre s'étaient mises d'accord pour cette fin : le massacre du petit Useppe Ramundo.* »

Finalement, nous ne retrouverons pas cette phrase dans le film : « *J'ai préféré le silence,* explique M. Comencini. *L'enfant est mort, la mère est folle... Le silence et juste la suscription qui clôt le film : “L'Histoire continue”* ».

GUY TESSEIRE